

L'un des plus distingués signataires des articles que publiera L'ECRIN LITTÉRAIRE, le R. P. Gaffre, des Frères Prêcheurs, vient aussi de partir pour la France, une semaine plus tôt, mandé en hâte au chevet d'une sœur chérie, dernier rejeton de sa famille selon le siècle, et qui s'en va mourante, en Normandie. A celui-là ainsi nos vœux sincères pour un heureux voyage et un prompt retour.

L'éloquent Prêcher devait donner à N. D. de Montréal la station quadragésimale; comme il remplaça lui-même, l'an passé, son confrère malade soudain, le R. P. Fissot, à son tour il sera suppléé dans son absence inattendue par le R. P. Plessis, un autre dominicain, l'orateur tant admiré.

Les auditeurs de Notre-Dame ressentiront ainsi bien moins le désappointement.

Quand le R. P. Gaffre va être de retour, si nous avons bien compris ce qui en a frappé nos oreilles, certains petits-maitres qui se sont permis de gloser sur le compte de ces deux éminents prédicateurs plus que ne le conseillaient la charité et la prudence pourraient bien se trouver tout d'un coup en face de pièces à conviction qui leur feraient ouvrir les yeux. Il en existe, paraît-il, comme cela, quelque part, et les serviteurs stipendiés pour calomnier un prêtre, un religieux, n'en pourront pas défendre leurs lâches tentateurs, contre qui elles se dresseront.

Sachons attendre.

PIERRE ET JACQUES.

--- LE ---

Crime des Bruyères

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

Première Partie

III

UN RIVAL INATTENDU

(Suite.)

Cependant, Frédéric avait été fort agité depuis qu'il avait quitté Maurice en sortant de la villa Fournier.

Tout entier à sa jalousie, il avait presque oublié la honteuse action commise par lui le matin. Mais vers le soir, se rendant au village, il fut pris d'une soudaine inquiétude en voyant sur la place des paysans qui causaient entre eux avec animation.

Il s'approcha aussitôt et prêta l'oreille.

Ce qu'il entendit ne fut pas de nature à le rassurer.

— Vous dites qu'ils sont battus ? demandait l'un.

— Oui, ceux qui ont logé ici, aux Bruyères, et qui sont partis ce matin.

— Vous êtes sûr ?

— Sans doute, puisque c'est le père Jacquart qui l'a raconté.

— Le père Jacquart ?

— Vous savez bien, ce colporteur qui était ici l'autre jour ?

— Ah ! oui, celui qui suit les soldats pour leur ven-

dre toutes sortes de choses : du tabac, des guêtres. . . .

— Il n'est pas du pays.

— Pauvre homme ! il n'était pas content quand il est revenu tout-à-l'heure. Il disait qu'il n'y a plus rien à faire pour lui par ici et que dès ce soir il va regagner l'Alsace.

— Ce soir ?

— Oui, il voyage la nuit, à cause de la chaleur.

— Et c'est lui qui a vu les soldats ?

— Oui, même qu'il a parlé à des blessés. Il y en avait un qu'il connaissait et qui lui a dit : Vous voyez père Jacquart, nous n'avons pas eu de chance depuis ce matin. Moi, je suis un des moins abîmés, mais il y en a d'autres que c'est une pitié ! Je ne sais pas comment les Prussiens ont fait pour nous découvrir, nous étions rudement bien cachés.

— On les a trahis, parbleu !

— Allons donc ! dit Frédéric qui aurait pu les trahir ? Les Prussiens n'ont même pas traversé les Bruyères.

— Paraît qu'ils sont passés pas bien loin, du côté du bois

— On les a vus, fit un autre.

— Je vous dis qu'en les a trahis, reprit le premier.

— Je le crois bien aussi : ce n'est pas possible autrement, conclut un troisième.

Frédéric n'en écouta pas davantage.

— Moi qui m'oublie à jaser, s'écria-t-il, et Monsieur le comte m'attend !

Il s'éloigna vivement. Mais quand il fut hors du village, il ralentit le pas et se mit à songer profondément. Le pli vertical qui creusait son front et rapprochait plus encore ses durs sourcils témoignait du laborieux travail de son cerveau.

Comment n'avait-il pas réfléchi qu'il jouait bien gros jeu !

Sa cupidité l'avait aveuglé lorsque, convoitant un peu d'or, il était allé faire ces révélations à l'ennemi. Était-il bien certain de n'avoir été vu par personne le matin, le colonel aussi s'était cru en sûreté. Peut-on jamais savoir si l'on n'est pas épié ? Et puis il s'était trompé dans ses prévisions. Il avait calculé que le combat s'engagerait trop loin des Bruyères pour qu'on pût en avoir des nouvelles le soir même. Qu'on en fût instruit le lendemain, peu lui importait, puisqu'il devait partir avec Maurice. Mais non ! tout se dévoilait quelques heures trop tôt, à cause d'un misérable colporteur qui avait bavardé. Et les commérages allant leur train dans ce petit coin de province cancanier. . . Vatin n'acheva pas sa pensée. Il comprenait qu'une fois découvert, il était un homme mort. Il fallait au plus tôt parer le coup et dépister les soupçons. Mais comment fuir ? Où aller ? A plusieurs lieues à la ronde le régisseur du château de Saint-Andret était connu comme le loup blanc. Et puis, en se dérochant ainsi, il désertait, puisque le lendemain même il devait prendre le fusil. Malheur à lui s'il était découvert !

(A SUIVRE.)